



CORÉES



CACHEMIRE



CHYPRE



ISRAËL-PALESTINE



SAHARA OCCIDENTAL



USA-MEXIQUE



CEUTA ET MELILLA

Cinquante ans après la construction du Mur de Berlin, et plus de vingt ans après sa chute, d'autres « Mur de la honte » subsistent sur tous les continents. Pourquoi? Quel lien établir avec le processus de mondialisation? Quel rôle politique et même psychologique jouent-ils vis-à-vis des populations qu'ils sont censés protéger? À quelles conditions peut-on espérer les voir disparaître à leur tour? Cet ouvrage fait le tour du monde des murs encore érigés aujourd'hui et livre une analyse pertinente des enjeux et des conséquences de ces barrières de fer ou de béton.

En collaboration avec les chercheurs de l'IRIS
(Institut de relations internationales et stratégiques)

Frédéric Niel est journaliste à *Pèlerin*. Il a commencé sa carrière comme journaliste politique à l'agence Reuter. Après différents séjours à l'étranger, il a travaillé dans la presse quotidienne puis magazine. Il a publié plusieurs livres, notamment l'un chez Bayard en collaboration avec Rony Brauman.



ISBN 978-2-227-48260-9



18,50 €

Frédéric Niel

CONTRE LES MURS

ISRAËL/
PALESTINE,
USA/
MEXIQUE,

CORÉES,
CACHEMIRE,
CHYPRE,

SAHARA
OCCIDENTAL,
CEUTA ET
MELILLA

LE MUR EN PERFORMANCE VIDÉO

Maria Clark, artiste vidéaste, performeuse, est née en 1968 en Grande-Bretagne, et vit aujourd'hui à Paris. Après avoir commencé sa carrière artistique au sein de collectifs de danse ou de théâtre, elle se consacre à partir de 2001 à des créations personnelles autour des thèmes de la mémoire, du corps et des frontières. Une de ses œuvres a particulièrement marqué le public : Le mur d'en face, en 2006, évocation des murs de séparation entre territoires. Elle s'explique. Quand je travaille sur le corps, le mien, lors de performances, il est souvent ficelé, emprisonné, en partie ou en totalité, comme à l'intérieur de frontières, de murs qui l'empêchent de respirer, de vivre. J'essaie également de rendre évidente l'insularité de l'individu, le fait que chacun est sa propre île. Il existe donc un rapport avec mes autres œuvres qui explorent plus directement le thème de la frontière.

Je suis née dans un autre pays, l'Angleterre. Mon père est britannique et ma mère française. Même si j'ai grandi essentiellement en France, toute mon enfance a été bercée par les allers-retours entre les deux pays. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé qu'il existait des êtres humains qui ne pouvaient pas circuler librement. J'ai trouvé cela insupportable. C'est pour moi une absurdité totale, révoltante.

J'ai commencé à travailler sur le thème de la frontière et du mur à partir de 2006. Je vivais à Belleville, un quartier populaire de Paris où se mêlent des communautés venues d'une multitude de pays

différents. Ma fille était à l'école primaire. À cette époque, beaucoup d'enfants d'immigrés sans papiers étaient menacés d'être arrêtés par la police et expulsés. Cette menace qui planait sur ces enfants m'avait mise dans une colère noire. J'ai alors décidé d'agir, de m'engager. J'ai rejoint le Réseau éducation sans frontières (RESF), qui soutenait les familles de sans-papiers avec des enfants scolarisés. Mais il fallait également que j'exprime cette colère par des « actions » au sens artistique du terme. Cela s'est imposé à moi comme une nécessité. Comme je ne me sentais pas à l'aise avec la prise de parole, et comme j'avais commencé une carrière artistique, du côté de la scène, c'est par l'art que j'ai choisi de m'exprimer. En 2006, j'ai réalisé ma première performance sur ce thème, ainsi que ma première installation vidéo, "Le mur d'en face". Il s'agissait d'un film montrant deux enfants de huit ans – ma fille et un ami – en train d'essayer de franchir un mur. La bande-son est constituée de textes lus en différentes langues. Une Anglaise – c'est ma voix – se souvient du mur bâti un jour en face de sa maison, l'empêchant d'aller sur son terrain de jeu habituel. Un Espagnol raconte, dans sa langue, comment il a tiré sur un Africain qui escaladait le mur de Ceuta. Une Ukrainienne explique que, du fait des changements de frontières, elle a vécu dans plusieurs pays sans quitter son village. Un Allemand énumère les différentes façons de franchir le mur de Berlin, etc. J'ai écrit chaque texte en m'inspirant de situations réelles. À commencer par l'anecdote de mon enfance qui me sert de point de départ, ce mur en parpaings gris que je devais franchir chaque jour pour aller jouer, bravant ainsi celui qui voulait m'interdire de circuler librement. Lors de la projection devant des spectateurs, l'émotion naît du décalage entre le jeu des enfants au pied du mur, qui est presque une chorégraphie, et les récits tragiques des adultes. Dans les festivals où je

suis invitée, je demande que ce film soit projeté de préférence sur une toile que j'ai peinte, volontairement sombre, ce qui donne aux enfants un air fantomatique, ou sur un mur un peu sale et décrépi, pour profiter d'un effet de matière intéressant. De toutes mes œuvres vidéo, c'est pour l'instant celle que le public préfère.

Cette problématique de la frontière m'a inspiré d'autres œuvres. En 2007, dans le cadre d'un festival soutenu par la mairie du XIX^e arrondissement de Paris, je comptais faire une performance dans la rue de Belleville, au pied d'une installation de l'artiste Ben. Mais comme celle-ci se trouve, à quelques mètres près, sur un mur du XX^e arrondissement, ce projet n'a pu à l'époque se réaliser. Face à cette absurdité, j'ai eu l'idée de matérialiser cette limite administrative en traçant une ligne de peinture blanche sur toute la longueur de la rue de Belleville. Cette rue devenue « frontière ». C'était très amusant ! Les gens rencontrés dans la rue ont joué le jeu. Les commerçants ne m'empêchaient pas de tracer ma ligne sous leurs étals, ils croyaient même que j'étais envoyée par les services de la voirie... Le lendemain, je me suis installée sur une chaise, immobile, avec une poupée en tissu grandeur nature, une sorte de double de moi-même que j'avais utilisée lors d'autres performances, sur le trottoir côté XIX^e. L'ironie de la situation, c'est qu'il fallait aller sur le trottoir côté XX^e arrondissement – de l'autre côté de la « frontière » – pour être en face de ce tableau vivant et mieux me voir...

Les seuls murs dont je rêve sont ceux d'une maison, dont les murs protègent, réconfortent, préservent l'intime. Quant aux frontières, au-delà de l'échelle du village, dernière unité de vie à échelle humaine, je ne les comprends pas. Comment peut-on interdire à une personne de venir là où elle veut vivre ? Quelle prétention ! Dire de quelqu'un qu'il est « illégal » est obscène. J'aurais aimé connaître le monde avant qu'on le coupe en morceaux, en nations dressées les unes contre les autres.